



# La Maladie à Coronavirus : une Approche Sémantique et Littéraire

---

**Bassirou KANDJI**

Touro College – New York

**Pape Mawade SYLLA**

[docsylla@outlook.com](mailto:docsylla@outlook.com)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (UCAD)

**Mamadou KANDJI**

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (UCAD)

**Résumé** - Partie de la Chine, la propagation de la maladie à coronavirus a mis le monde dans une situation chaotique. À côté des stratégies de lutte mises en place par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), des communications initiées par des experts de la santé, des politiques, des sociologues, des anthropologues, des philosophes, etc., cherchent à faire la lumière sur la maladie et à sensibiliser les populations. Le présent article s'inscrit dans une perspective sémantique et littéraire pour mener une réflexion pédagogique sur la COVID-19. Il s'appuie sur trois espaces culturels différents : français, anglo-saxon, et *wolof* en Sénégambie, qu'il met en relations dialogiques, afin de montrer à quel point la langue et la littérature sont des outils efficaces de sensibilisation communautaire sur la maladie.

**Mots-clés** : communication, culture, lexicographie, linguistique, littéraire, maladie, médical, pandémie, sémantique, virus.

**Abstract** - Starting from China, the spread of the coronavirus disease has cast the world in a chaotic situation. Beside the strategies for the struggle against the pandemic set up by the World Health Organization (WHO), communications initiated by health experts, politicians, sociologists, anthropologists, philosophers, etc., seek to shed light on the disease as well as to inform the populations. Grounded in a semantic and literary approach, this paper carries out a pedagogical reflection on COVID-19. It is based on three different cultural spaces, French, Anglo-Saxon, and *Wolof* in Senegambia, which it sets in dialogic relations to sensitize and raise awareness among the masses about the pandemic.

**Key words**: communication, culture, disease, lexicography, linguistic, literary, medical, pandemic, semantic, virus.

## INTRODUCTION

Initialement déclarée « épidémie », la maladie causée par le coronavirus, qui est partie de la Chine, a été reclassée « pandémie » par l'OMS, le 11 mars 2020. La pandémie de la maladie à coronavirus a plongé le monde entier dans une



situation pathétique, avec des milliers de morts au quotidien. Elle a dérégulé tous les secteurs d'activité à l'échelle mondiale : les systèmes de santé, les économies, les politiques de développement, les rythmes scolaires, les modes de vie, etc.

L'impuissance de l'humanité face à cette tragédie a donné libre cours à bon nombre de spéculations parmi lesquelles l'avènement d'un nouvel ordre mondial cherchant à réguler, sur fond de malthusianisme, une démographie mondiale hors norme comparée aux ressources disponibles. D'autres penseurs indexent les grandes multinationales pharmaceutiques parmi les causes. D'autres encore y voient la main de la fatalité, et appellent à un retour aux repères axiologiques.

Les slogans du genre « L'heure est grave », « Nous sommes en guerre » ou « Il faut apprendre à vivre avec le virus » brandis un peu partout dans le monde, dans les plus hautes sphères de décision, participent d'une communication de crise, quand bien même ils ont montré leurs limites. Dans leur ouvrage *Le virus, le pouvoir et le sens* (2020), Patrick Gaboriau et Christian Ghasarian analysent comment, dans l'espace social français, les dynamiques et contradictions internes des mondes de la médecine, de la politique, de l'économie, du droit, de la religion, des médias, des réseaux sociaux, et des intellectuels donnent lieu à une polyphonie de discours sur la pandémie de la COVID-19.

L'appel à la mobilisation des intelligences, des ressources et de la créativité des Africains pour vaincre la pandémie, co-signé par beaucoup d'intellectuels africains, dénote la gravité de l'heure et la préoccupation majeure qu'elle constitue<sup>1</sup>. Ces intellectuels investissent leur image dans la communication sur la pandémie. À ce jour plus d'une centaine d'éminents intellectuels africains et de la diaspora, tels que Wole Soyinka, Souleymane Bachir Diagne, Cheikh Hamidou Kane, etc., ont adressé une lettre collective aux dirigeants africains, ou co-signé une tribune, pour exhorter ces derniers à agir et à opérer des ruptures dans les modes de gouvernance<sup>2</sup>.

Faisant appel à un sursaut pour faire face à la pandémie, Niane insiste sur une communication intégrant les anthropologues, les sociologues, les communicateurs traditionnels, les religieux, les leaders d'opinion et bien d'autres spécialistes, afin de dégager la meilleure stratégie et les meilleures actions susceptibles afin de bien sensibiliser la population, en particulier les jeunes et les femmes (Niane 2020 : 2).

Ancré dans une approche linguistique, le présent article s'inscrit dans une démarche de communication sur la pandémie. Il s'appuie sur trois espaces culturels, à savoir la culture africaine, en l'occurrence la culture *wolof* de la Sénégambie, la culture anglaise et la culture française. La première partie de l'article, qui en compte trois, explore la maladie par le biais de la langue, de la



littérature, en somme de la culture. La deuxième partie étudie la maladie du coronavirus dans une perspective postmoderniste. La troisième et dernière partie s'interroge sur le rôle et la responsabilité du continent africain dans le contexte de la pandémie de coronavirus.

## 1. Le langage de la maladie

Toute langue a des images qui lui sont spécifiques, et toute communication sur le coronavirus doit agir sur les images de celle-ci pour atteindre de manière efficace les cibles que sont les communautés. La question des langues joue un rôle de premier plan pour faire passer des messages, les traduire et les partager. Cette pandémie se prête à une analyse du discours dont elle donne les clefs de lecture. Très rapidement, de nouveaux lexiques s'agrègent dans le champ du discours sur la maladie du COVID-19. De nouveaux termes sont en train de voir le jour, et ils cherchent un espace de validation terminologique : « je ne suis pas covidé », « je ne suis pas coronavirusé », « mettre en quatorzaine », en référence à un confinement de quatorze jours correspondant à la durée d'incubation du virus, pour ne donner que ces exemples.

Ces expressions s'insèrent officieusement dans une sorte de « lexicotactique » du français, qui montre la capacité de cette langue à combiner des lexèmes, tant au niveau de leur forme que de leur sens. Il y a environ deux décennies, on parlait dans le champ de l'informatique « de clef virusée », aujourd'hui on parle « d'esprits confinés », de « distanciation sociale », etc. Cette maladie à coronavirus a, à coup sûr, un nom chinois qui lui est propre, puisque c'est de la Chine qu'elle est partie, et c'est donc là-bas qu'il faudrait aller chercher l'appellation fondatrice sur fond de mutation. Tant qu'elle n'était qu'épidémie, c'est-à-dire localisée, le terme chinois pouvait parfaitement continuer à la dénommer obéissant en quelque sorte à une logique d'identité nationale si caractéristique des Chinois et de leur culture. Tel fut, au demeurant, le cas avec la grippe dite « espagnole », la peste « européenne » du Moyen-Âge, etc., qui sont, après tout, des stigmates identitaires à soubassement politique. Mais, dès que le mal est devenu pandémique, le virus a transcendé la langue nationale pour s'inscrire résolument dans un métalangage mondialisé, global. C'est pourquoi les signifiants CORONA-VIRUS et COVID-19, serrés sémantiquement de près, ne sont en réalité que des euphémismes. L'on assiste à une réactivation, voire une révision dans l'acceptation scolaire du terme, des notions telles que distanciation sociale, gestes barrières, gestes simples, port du masque, confinement, auto-confinement, repositionnement, protocole, autant de concepts qui couvrent chacun une extension claire.

Le confinement, la distanciation physique et le port du masque participent de la même logique thérapeutique et ont accompagné d'une manière ou d'une autre,



l'histoire des maladies. La généralisation du port du masque a été une nouveauté. Quelque peu forcée, elle n'en a pas moins été une mesure salutaire. Les résistances du début étaient sans doute dues à l'impréparation des citoyens. Toutefois, de par son caractère rituel, le masque confère une certaine solennité à l'évènement, surtout la première fois que les autorités sanitaires – Ministre de la Santé et de l'Action Sociale et son staff – l'ont porté pour justement traduire la gravité de l'heure. Pour le linguiste, le masque renvoie aux grandes tragédies de Shakespeare, ce virtuose de la langue anglaise et de la communication dramatique. Le masque ritualise l'évènement et participe de ce que le philosophe Mamoussé Diagne a appelé « *la dramatisation de l'Idée* ». Ici, c'est la maladie qui est en procès. Cette dramatisation est renforcée par la manière dont le médecin « en costume », « en costume COVID-19 », rentre dans la salle des soins. Tout cela restitue un scénario ayant l'allure d'un combat corps-à-corps contre un ennemi pourtant invisible, le coronavirus qu'il faut à tout prix terrasser.

Au 19<sup>ème</sup> siècle déjà, la romancière anglaise George Eliot, dans ses romans provinciaux, montre les résistances des campagnes à l'utilisation du stéthoscope, dont elle dit qu'il avait été inventé pour mettre le médecin en retrait du patient et pour créer une distance sociale dans les pratiques anciennes d'auscultation, l'oreille du médecin contre la poitrine du patient. Dans la société anglaise, très hiérarchisée de l'époque, le médecin était un aristocrate très souvent issu de ce que Pierre Bourdieu appelle « la reproduction sociale » par opposition à tout ce bas peuple des bidonvilles appauvri par la Révolution Industrielle que lui, le médecin, devait aussi soigner. L'on pourrait aussi évoquer le cas des lépreux du Moyen-Âge qui devaient se signaler à la vue des gens par des clochettes qu'ils portaient en permanence de jour comme de nuit, mais surtout la nuit.

Le confinement est une vieille pratique. Le roman *Journal of the Plague Year* (1722) – en français *Journal de l'année de la peste* – du romancier anglais Daniel Defoe, relate le fléau de 1665 à Londres sous forme de reportage à un moment où la presse n'existait pas dans la forme qu'on lui reconnaît de nos jours. Confinement total, avec les mêmes gestes barrières que de nos jours. C'est en confinement total dans le domaine familial de Woolsthorpe, au nord de Londres, la capitale de l'Angleterre ravagée par la grande peste bubonique de 1665, que Newton élaborera les bases de ses plus grandes théories, en particulier la loi universelle de la gravitation, que lui inspira une pomme tombée d'un arbre et que, couché à l'ombre de l'arbre, il reçut sur la tête. Pour en revenir à Daniel Defoe, cet écrivain fuyait ses créanciers et s'auto-confinait dans un lieu tenu secret, dans le seul but d'écrire des romans pour payer ses dettes. L'auto-confinement l'aura aidé à écrire de belles œuvres.



La langue en tant que fait communautaire est très efficace si elle est bien manipulée dans le contexte de la COVID-19. En général, les médecins de l'espace francophone sont de bons spécialistes de la langue française, comme en attestent leurs prises de parole lors de soutenances de thèse de doctorat en médecine, de colloques ou d'autres rencontres, au cours desquelles ils séduisent par la manière dont ils maîtrisent la langue française, comme ce fut le cas dans les Humanités classiques. En 2018, l'Université de Bouaké, en Côte d'Ivoire, avait organisé un Colloque International sur le thème « Littérature et Médecine », dont les Actes ont été publiés au Canada. La parenté entre le discours psychiatrique et le langage littéraire a été soulignée, de manière frappante, dans les communications. Il y était beaucoup question de pathologies postmodernes, du corps qui souffre, de l'écriture poétique, romanesque ou théâtrale comme des formes de thérapie ; de cure par l'audition, et de dialogue intersémiotique entre littérature et médecine. Les communications y avaient surtout discuté de pathogenèse, d'étiologie et de signes comme données communes à la médecine et à la littérature. L'image grossie du coronavirus avec ses coloris est assez attractive. C'est le côté séduisant des « fleurs du mal ». *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire poétise la maladie comme naguère on poétisait la fièvre jaune avec sa courte période d'incubation comme le « meilleur de la mort », ou comme on parlait du « faciès léonin de la lèpre ». L'industrie pharmaceutique, la médecine en général, a le flair des langues jusque et y compris dans la désignation des médicaments.

## 2. La COVID-19, une maladie postmoderne ?

Les concepts postmodernistes tels que le chaos, la turbulence, la catastrophe, l'incertitude, l'imprédictibilité, la crise, entrent dans la caractérisation de la pandémie de la maladie à coronavirus. Juste cinq mois après le début de la maladie, les tests positifs continuent de flamber dans bon nombre de pays, avec des records pour les cas de transmission communautaire.

On pourrait ranger la maladie à coronavirus dans la catégorie des maladies postmodernes puisqu'on entend très souvent dire qu'elle n'est pas suffisamment connue au point de créer des querelles d'école chez les médecins, notamment entre le professeur Didier Raoult et les autres. La postmodernité est d'abord crise, crise du mot, puis crise du sens, c'est la rupture entre le signifiant et le signifié. Avec cette pandémie, l'on assiste non seulement à une crise sanitaire mais aussi à celle des paradigmes dans la recherche médicale, qui se reflètent jusque dans les nombreuses querelles d'école.

La maladie à coronavirus nous installe dans une nouvelle « géopolitique du chaos » (Ramonet 1997), damant même le pion aux problématiques qui, depuis plusieurs décennies, préoccupent les gouvernants et les citoyens du monde



comme les inégalités économiques, politiques et sociales ; les conflits ; les crises écologiques ; les problèmes inhérents à la mondialisation ; pour ne citer que ceux-là.

Mamoussé Diagne souligne que « *le coronavirus instaure une sorte de démocratie par la catastrophe* », car n'épargnant aucune couche sociale (Diagne 2020 : 1). La notion de « catastrophe » est inscrite au cœur de la communication sur la maladie à coronavirus. La communication philosophique ne déroge pas à la règle : « *Le philosophe peut parler du coronavirus comme des différentes catastrophes qui se sont abattues sur le monde depuis la nuit des temps* » (2). C'est une maladie totalitaire qui, en l'espace de peu de temps, « *a engendré une telle catastrophe face à laquelle nous nous sentons pratiquement comme désarmés* » (Diagne 2020 : 2). Au regard des bouleversements qu'elle a causés, l'on convient avec Diagne que la pandémie de la maladie à coronavirus désigne au monde le chemin de l'humilité (Diagne 2020). Cette leçon d'humilité est d'autant plus compréhensible que les virus sont des êtres plus anciens que les humains, qui ont trouvé ces micro-organismes sur terre. Les virus ont précédé les humains sur terre de quelques milliards d'années (Samb 2020 : 5).

En revanche Ndoye récuse l'usage du terme « crise » dans la circonscription du coronavirus car, une crise renvoie, par définition, à un moment critique que l'on espère surmonter pour revenir au *statu quo ante*, alors qu'il est certain qu'il y aura un avant et un après COVID-19 (Ndoye 2020 : 2). En tout état de cause, on a atteint ce que les anglo-saxons appellent le "*tipping point*", le « point de basculement », et par conséquent il urge de trouver des solutions pour endiguer la survie.

La pandémie de la maladie à coronavirus est frappée du sceau de l'imprédictibilité. Les prévisions les plus macabres ont été avancées dès le début, clouant au pilori le continent africain. L'OMS a avancé des pronostics fort pessimistes pour l'Afrique. La réalité des faits démontraient une capacité de résilience insoupçonnée sur le continent africain, corroborant les propos du philosophe Djibril Samb, « *les Africains ont une résilience inouïe, et peuvent se remettre de tout* » (Samb 2020). À l'heure où le nombre de victimes se comptait par centaines au quotidien dans les grandes puissances, les pays africains les plus affectés faisaient état d'un bilan de dizaines de victimes par jour.

En Amérique du Nord, des médecins ont tenté de trouver des explications au fait que le taux de mortalité de la pandémie est moins élevé en Afrique. Un certain nombre d'hypothèses ont été avancées pour expliquer la faiblesse relative du taux de contamination en Afrique. Parmi celles-ci, l'on relève l'environnement, le contexte de pauvreté qui contraint les populations africaines à un mode de vie qui les expose à beaucoup de virus, des bactéries,



des germes, ce qui leur confère un système immunitaire plus fort. Par ailleurs, beaucoup d'africains ont, dans leur enfance, pris le vaccin BCG, et des traitements préventifs contre le paludisme à base de chloroquine. Un fait éminemment important quand on sait que la chloroquine, que certains médecins préconisent pour lutter contre la maladie à coronavirus est, avant tout, un médicament utilisé pour lutter ou prévenir le paludisme. La jeunesse de la population africaine entre aussi dans la tentative d'explication de la faible prévalence de la pandémie en Afrique noire.

Aujourd'hui, survient un changement de la situation de départ. Relativement épargnés au début, les pays africains sont aujourd'hui rattrapés par la pandémie qui s'y propage à un rythme préoccupant, à telle enseigne que l'OMS parle d'une « accélération de la maladie en Afrique ». Au jour du 20 juillet 2020, le continent africain compte 724.455 cas confirmés et 15.211 décès. Avec plus de 5.000 morts, l'Afrique du Sud est le pays le plus affecté par la pandémie en Afrique. Ce géant de l'Afrique, comme beaucoup d'autres pays du continent, n'a à ce jour, pas encore atteint le pic, et devrait y arriver dans les prochaines semaines<sup>3</sup>. À l'instar de l'Afrique du Sud, plusieurs pays africains implorent leur population à respecter les gestes barrières cinq mois après le début de la pandémie sur le continent.

L'incertitude règne donc car l'on ne sait à quoi s'en tenir. Avec l'hivernage et la saison du paludisme dans certaines régions du monde, des médecins américains pensent que le travail va être plus compliqué en termes de diagnostic, du fait de la ressemblance symptomatologique entre la COVID-19 et le paludisme. La menace plane toujours au-dessus de la tête de l'Humanité, telle une épée de Damoclès. Certains médecins avancent la théorie de la seconde vague, et un subséquent re-confinement. Les prévisions les plus optimistes pensent plutôt à 2021 comme date butoir de l'éradication de la pandémie. Certains experts ont prédit des jours sombres pour l'Afrique. On se croirait dans une fiction postmoderne, un genre littéraire dont l'esthétique est, au demeurant, une esthétique de l'incertitude, héritée des bouleversements épistémologiques induits dans la littérature par le principe d'incertitude de Heisenberg. Le principe d'incertitude est une loi de la physique moderne qui énonce l'existence d'une limite fondamentale à la précision avec laquelle il est possible de connaître simultanément la vitesse et la position d'une même particule, car il y a une part de hasard dans les résultats mesurés. La littérature postmoderne a justement hérité de cette notion de hasard, d'incertitude et d'imprédictibilité. La littérature, en général, peut aider à appréhender le réel, surtout lorsque celui-ci s'avère historique. Elle peut éclairer les comportements, rationaliser les angoisses et surtout se projeter dans un futur incertain.



L'échec de la communication des gouvernants se mesure à l'aune de l'insouciance des citoyens qui interagissent sans porter de masque, et sans respecter la distanciation physique dans les rues des capitales africaines. Sans parler des plages jonchées de monde, des boîtes de nuit, etc., qui ont repris leurs activités à l'annonce de la fin du couvre-feu. L'on relève une désinvolture avérée de certaines catégories de populations face à la pandémie du coronavirus ; « le déni des populations menacées » (Telling 2020 : 3), observé aujourd'hui en pleine pandémie, a été abordé au 19<sup>e</sup> siècle par la romancière anglaise Mary Shelley dans son roman *The Last Man* (1826). Il s'agit d'un roman d'anticipation, dont la diégèse est campée à la fin du 21<sup>e</sup> siècle, dans un monde ravagé par une pandémie de peste. La fiction post-apocalyptique *The Scarlet Plague* (1912) de l'écrivain américain Jack London est un autre roman d'anticipation dont la diégèse est campée en 2073, soixante ans après l'apparition d'une mystérieuse pandémie appelée "Scarlet Plague", "Scarlet Death", ou encore "Red Death". James Howard Smith, l'un des survivants de cette pandémie survenue en 2013, raconte à ses petits-fils les ravages de cette maladie dans le monde, sa propagation, son mode de contagion, et le comportement insouciant des populations vivant dans des localités pas encore atteintes.

Parmi les symptômes de la COVID-19, l'on relève, entre autres, des douleurs pectorales, des difficultés respiratoires et la toux. À ses débuts la tuberculose était nommée de façon imagée, à savoir « la mauvaise toux ». En Angleterre, le terme "consumption" fut pendant longtemps utilisé, en particulier au 19<sup>e</sup> siècle, pour la nommer parce que dans les représentations que les Anglais se faisaient de cette maladie, elle vous brûlait, vous consumait de l'intérieur et à petit feu. Elle devient en langue wolof « sëxxët su bon si » pour dire la mauvaise toux.

Le signifiant CORONAVIRUS désigne de façon claire, dans une approche linguistique descriptiviste, le mal dont il s'agit. Le terme anglais COVID-19, autrement dit "Corona Virus Disease-19" ; c'est un mot-valise qui semble même poser un diagnostic en même temps qu'il date un événement à partir de 2019. Il a aussi l'avantage d'être court, précis et en règle avec la « lexicotactique » de la langue anglaise. En effet, le signifiant COVID-19, qui est un semi-acronyme, est intéressant à analyser. Il renferme le type de maladie (*disease*), l'agent pathogène (virus à couronne) et la date de son apparition (2019). Cette description sied parfaitement à la symptomatologie de la maladie COVID-19, telle que décrite par nos vaillants médecins sénégalais.

La langue anglaise comporte un certain nombre de mots qui relèvent du champ lexical de la maladie, et qui présentent des nuances sémantiques. L'existence de cette palette de terminologies traduit la volonté de circonscrire la notion de maladie ou de morbidité. Selon le *Webster's Third International Dictionary* (1966),





le mot "*disease*" recouvre plusieurs acceptions parmi lesquelles : "*lack of ease*" (manque d'aise, ou de confort), et "*impairment of the normal state*" (diminution de l'état normal). Le substantif "*disease*" (*dis ease*) se rapporte également à tout ce qui altère les fonctions vitales et la performance, et qui est causé par la malnutrition, le changement climatique, les facteurs environnementaux, les risques industriels, les micro-organismes pathogènes tels que les vers, les germes, les bactéries, les virus, etc. Toujours selon le *Webster*, le mot "*disease*" a aussi partie liée aux anomalies génétiques - "*genetic anomalies*".

L'adjectif "*ill*" est associé à tout ce qui n'est pas à notre avantage ; il signifie également "*the reverse of good*" - le contraire de bien-être. Du point de vue médical, le mot renvoie à une condition malsaine - "*unhealthy condition*". Quant au terme "*ache*", qui peut être aussi bien un substantif qu'un verbe, il est associé à la notion de douleur ; il signifie "*persistent throbbing pain*" - une douleur palpitante et persistante.

Remontant à l'époque de l'Anglais Moyen, l'adjectif "*sick*" connote la notion d'excès, d'où d'ailleurs les mots tels que la nausée, la vomissure, etc., qui lui sont rattachés. En définitive, "*sick*" évoque une maladie causée par un quelconque excès. Le vocable anglais "*malady*", sans doute emprunté au français à partir du moyen âge, se définit comme "*a severe illness*" - une maladie sévère.

Quant au morphème baladeur a valeur d'épithète "*sore*", qui est le radical de l'adjectif anglais "*sorry*", il exprime une douleur physique localisée ; il est défini en termes de "*painful, wounded, physical suffering*". On le retrouve dans des expressions telles que : *sore throat, sore tongue, sore eyes, sore muscles*, etc. Toutefois, on retrouve son usage archaïsant sous forme d'attribut dans les romans anglais du 19<sup>e</sup> siècle ; *Jane Eyre*, l'héroïne de Charlotte Brontë dans son roman éponyme (1847) l'emploie sous forme d'attribut : "*My feet, they are sore*".

Morphème suffixant baladeur <i>-ache</i>	Morphème épithétique baladeur <i>sore</i>
head	eyes
back	throat
tooth	tongue
stomache	muscles

Cette distribution linguistique des organes du corps entre les mots "*sore*" et "*ache*" ne semble obéir à aucune logique spécifique. Les mots du lexique d'une langue donnée fonctionnent parfois sur la base de strates se superposant et se solidifiant dans le temps, ce qui justifie des usages consacrés tels que le statut de morphème baladeur à valeur d'épithète à la place de l'usage historique d'attribut dans le cas de "*sore*".



Richard Lederer a démontré la nature « loufoque » de la langue anglaise dans son ouvrage *Crazy English* (1998), dont le premier chapitre "The Strange case of the English Language" s'ouvre sur une section intitulée "English is a crazy language", qui explore les illogismes, les "paradoxes and vagaries of English" (Lederer 1998 : 4). Parmi ces exemples de paradoxes, Lederer souligne que "there is no egg in eggplant nor ham in hamburger", ou encore "a guinea pig is neither from Guinea nor is it a pig".

Tout compte fait le terme "disease" est plus englobant. L'Académie française recommande l'usage de l'article défini féminin « la » en référence au genre du noyau de l'acronyme "disease" (la maladie) : « la COVID-19 ». Toute maladie a son histoire et ses métaphores, dit Susan Sontag, même si celle de la COVID-19 ne fait que commencer puisqu'on nous dit que c'est une nouvelle maladie parmi celles causées par les virus à couronne.

La COVID-19, parce qu'elle connaît une transmission communautaire, doit aussi trouver des réponses communautaires parmi lesquelles les images populaires telles que La Bête. Il y a plus d'une soixantaine d'années, en milieu wolof, lorsqu'un gecko se cramponnait au plafond des cuisines, des maisons, les gens les appelaient « Saay-Saay bi » (Le sournois) tant et si bien qu'on s'en méfiait. Il infectait la nourriture et faisant intrusion dans l'intimité des chaumières. Il en est de même des images populaires sur la COVID-19. On entend souvent dire en milieu wolof, au Sénégal, que le coronavirus est sournois, mesquin et qu'il a une prédilection pour la personne âgée.

Le vocable wolof « mbass-mi », qui, dans les années 20, avait servi à désigner la peste, revient ici pour désigner la COVID-19 comme si cette pathologie était une forme bis de la peste. C'est que le terme générique « mbass », qui renvoie à une calamité sanitaire qui n'épargne personne, et qui signifie aussi « feinte », ou « feinter », traduit à merveille la technique de l'évitement du virus, une des conditions de notre survie ; et réactive dans le même instant le corps-à-corps à l'issue duquel, l'humain espère terrasser la Bête. C'est ce que le chanteur sénégalais Youssou Ndour a merveilleusement rendu par « Daan Corona » (Terrasser le Corona), une formule mobilisatrice. Il en est de même des autres slogans « Halte Corona » ou des formules telles que « Le virus ne vient pas à vous. C'est vous qui allez vers lui ». En milieu populaire, le terme « Corona », à lui seul, commence à désigner la maladie par un raccourci discursif efficace. De nouveaux termes fusent de toutes parts aussi intéressants les uns que les autres, avec des affixes : post-COVID pour se positionner dans l'après-maladie, Gri-COVID (Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur le COVID-19) ; COVID-News, Force-COVID, COVID Organics, Corona-business, Corona-politique, Corona-famine. Tout cela participe d'une pédagogie communautaire.



### 3. Penser ses paradigmes

Aux premières heures de son avènement, la pandémie de la maladie à coronavirus a plongé le monde dans une forme d'anomie sans précédent, déstructurant tout sur son passage, avec des situations inédites.

Le « sauve-qui-peut sanitaire » observé un peu partout sur la planète, doit pousser les pays africains à ne compter désormais que sur leurs propres solutions, et à penser leurs propres paradigmes. Ce « repli nationaliste à soubassement sanitaire » se traduit entre autres par la « guerre des masques » avec les Etats-Unis, première puissance mondiale, qui procèdent au détournement de commandes de masques destinées aux puissances européennes que sont l'Allemagne et la France (Ndoye 2020 : 2).

Des pays émergents comme le Viêt Nam et Cuba ont apporté leur secours aux grandes puissances sous forme de masques et de personnel médical respectivement. Le Viêt Nam a mis 550.000 masques à la disposition de cinq pays de l'Union Européenne, et Cuba aussi a mis son expertise dans le domaine de la médecine d'urgence à la disposition de certains développés<sup>4</sup>.

Les pays africains ont su compter sur leurs propres ressources en communiquant sur la confection de masques et en passant des commandes de millions de masques chez les tailleurs locaux.

La maladie à coronavirus a mis à nu l'échec des paradigmes classiques tels que les politiques publiques africaines en matière de santé ; elle nous plonge dans l'ère des « *paradigmes perdus* » dont parlait John Casti. Elle invite à revisiter les anciens paradigmes, à remettre en cause les certitudes. La pandémie du coronavirus impose aux scientifiques et intellectuels africains le devoir de travailler sur « *comment, aujourd'hui, penser l'Afrique* » selon la formule de Souleymane Bachir Diagne<sup>5</sup>.

La pandémie de la COVID-19 montre l'urgence d'accorder plus d'importance à la pharmacopée africaine en termes de politique de recherche sur les plantes médicinales africaines, sur la base de protocoles scientifiques. En plus de la médecine conventionnelle, il importe aussi de redorer le blason des départements de médecine traditionnelle dans les ministères de la santé des pays africains en termes de budget, d'expertise et de recherche. Quand bien même les résultats escomptés n'ont pas été au rendez-vous, l'initiative prise au Madagascar de faire des recherches et essais sur le COVID-Organics, un médicament élaboré à partir d'*artemisia*, une plante aux propriétés antipaludéennes qui poussent sur l'île, est à saluer.

Il y a eu un désaccord manifeste au niveau des sommités mondiales de la médecine, ces « voix autorisées » à se prononcer en expert sur la pandémie.

Alors que les experts de l'OMS rangent la maladie à coronavirus dans la catégorie des zoonoses, ces maladies infectieuses ou parasitaires que les êtres humains contractent directement ou indirectement suite à leurs interactions avec les animaux, le pangolin dans le cas d'espèce, le virologue français Luc Montagnier, et Prix Nobel de Médecine en 2008, soulève la problématique de l'éthique en parlant d'une échappée du virus d'un laboratoire de type 2 à Wuhan, en Chine. Selon la thèse de Montagnier, qui s'appuie sur les conclusions de chercheurs de l'Indian Institute of Technology de New Delhi, le séquençage du SARS-CoV-2, le virus responsable de la COVID-19, montre des similitudes avec le VIH-1, virus responsable du SIDA<sup>6</sup>. Cette idée est contestée par une partie de la communauté scientifique, qui la qualifie de simple vue de l'esprit. Il s'agit d'un virus naturel, incapable de se reproduire tout seul, et qui a besoin d'un hôte pour ce faire. D'où sa transmission à l'homme via un pangolin en Chine. Selon les médecins, le virus est capable de s'accrocher à un aérosol dans l'air, d'où la nécessité de porter un masque pour davantage éviter toute contamination par inhalation. En tout état de cause, cette divergence de vue entre experts pose une question éminemment éthique, et réactualise le roman de Mary Shelley *Frankenstein* (1818), ce Prométhée moderne qui avait créé un monstre à partir d'un laboratoire et qu'il ne pouvait plus contrôler. Cette créature, née adulte, continuait à faire des dégâts et se payait même le luxe de demander qu'on lui crée une partenaire aux fins de démultiplier son espèce. Ce qui est en procès ici n'est ni plus ni moins que la transgression des barrières morales par l'Homme qui s'érige en Prométhée, ce qui renvoie au « mythe adamique » de la transgression et de la chute. L'humanité doit aussi garder en mémoire le mythe d'Icare qui, en volant trop près du soleil, a fini par se brûler les ailes. Les mythes de Prométhée et d'Icare doivent pousser des continents émergents comme l'Afrique à prendre leur destin en main pour ne pas être anéantis par la « chute » des autres.

## CONCLUSION

Partie de la Chine, la maladie à coronavirus a installé, à l'échelle planétaire, une dérégulation manifeste dans tous les secteurs d'activité, donnant ainsi libre cours à toute une série de réactions. À côté des stratégies sanitaires déployées par les différents pays, sous l'égide de l'OMS, pour lutter contre la pandémie, des stratégies de communications sont mises en avant pour sensibiliser les populations et stopper la propagation galopante du virus SARS-CoV-2, responsable de la COVID-19, maladie qui cause des problèmes respiratoires aigus, tel que le reflète l'acronyme anglais SARS - *Severe Acute Respiratory Syndrome*, ou Syndrome Respiratoire Aigu Sévère (SRAS) en français.



Les voix d'experts de la santé, de politiques, de sociologues, d'anthropologues, de philosophes, de religieux, d'économistes, de communicateurs traditionnels, etc., se sont fait entendre, parfois sur fond de contradictions internes, toutes cherchant à communiquer sur un virus dont les mutations donnent le tournis à la planète. Le présent article s'est inscrit dans une perspective sémantique et littéraire dans la communication sur la maladie à coronavirus, tissant des relations dialogiques entre trois espaces culturels : français, anglo-saxon et africain, avec notamment le milieu *wolof* dans l'espace de la Sénégalie.

La linguistique a permis de mieux circonscrire la sémantique de la maladie à coronavirus à travers une étude lexicographique, appuyée en cela par la littérature en général, et la littérature postmoderne en particulier, dont les concepts caractéristiques tels que le chaos, la crise, l'imprédictibilité, l'incertitude, etc., offrent une grille de lecture de la COVID-19.

La maladie à coronavirus a mis à nu des géants aux pieds d'argile, avec notamment la fragilité des puissances occidentales, déroutées par les ravages de la pandémie. Le repli identitaire par réaction de survie de ces « Goliaths modernes », pour emprunter une image biblique, invite à une redéfinition des paradigmes, en particulier dans les pays africains. L'Afrique qui, jusqu'ici, a fait montre d'une capacité de résilience manifeste, comparée aux grandes puissances occidentales, doit prendre son destin en main et penser ses propres paradigmes de développement dans tous les secteurs d'activité.

## NOTES

1- Voir « Coronavirus : pour en sortir plus forts ensemble », in *Jeune Afrique*, tribune du 10 avril 2020, p. 1. <https://www.jeuneafrique.com/925508/politique/tribune-coronavirus-pour-en-sortir-plus-forts-ensemble/>, consulté le 19-07-2020.

2- Voir « Face au coronavirus, il est temps d'agir ! », in *SenePlus*, texte collectif, 14 avril 2020. <https://www.seneplus.com/opinions/face-au-coronavirus-il-est-temps-dagir>, consulté le 19-07-2020.

3- Chiffres officiels de l'OMS à la date du 20 juillet 2020.

4- Voir « Coronavirus : pour en sortir plus forts ensemble », in *Jeune Afrique*, tribune du 10 avril 2020, p. 4. <https://www.jeuneafrique.com/925508/politique/tribune-coronavirus-pour-en-sortir-plus-forts-ensemble/>, consulté le 19-07-2020.

5- Voir la Souleymane Bachir DIAGNE et Jean-François BAYARD. 2017. « Comment, aujourd'hui, penser l'Afrique », conférence à l'Institut Français de Casablanca, in *YouTube*. <http://www.politique-actu.com/dossier/comment->



[aujourd-penser-afrique-souleymane-bachir-diagne-jean-francois-bayart-exceptionnel/1727436/](#), consulté le 30-7-2020.

6- Voir William Audureau. 2020. « Le coronavirus, fabriqué à partir du virus du sida ? La thèse très contestée du professeur Montagnier », in *Le Monde.fr*, 17 avril 2020, p. 1-3. [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/04/17/le-coronavirus-fabrique-a-partir-du-virus-du-sida-la-these-tres-contestee-du-pr-luc-montagnier\\_6036972\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/04/17/le-coronavirus-fabrique-a-partir-du-virus-du-sida-la-these-tres-contestee-du-pr-luc-montagnier_6036972_4355770.html), consulté le 20-07-2020.

## WEBOGRAPHIE

AUDUREAU, William. 2020. « Le coronavirus, fabriqué à partir du virus du sida ? La thèse très contestée du professeur Montagnier », in *Le Monde.fr*, 17 avril 2020, p. 1-3. [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/04/17/le-coronavirus-fabrique-a-partir-du-virus-du-sida-la-these-tres-contestee-du-pr-luc-montagnier\\_6036972\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/04/17/le-coronavirus-fabrique-a-partir-du-virus-du-sida-la-these-tres-contestee-du-pr-luc-montagnier_6036972_4355770.html), consulté le 20-07-2020.

DIAGNE, Mamoussé. 2020. « Le coronavirus nous désigne le chemin de l'humilité », entretien avec Mamoussé Diagne in *Le Quotidien*, journal d'informations générales, 14 avril 2020, p.1-5. <https://www.lequotidien.sn/entretien-avec-mamousse-diagne-le-coronavirus-nous-designe-le-chemin-de-lhumilite/>, consulté le 22-07-2020.

DIAGNE, Souleymane Bachir ; Jean-François Bayard. 2017. « Comment, aujourd'hui, penser l'Afrique », conférence à l'Institut Français de Casablanca, in *YouTube*. <http://www.politique-actu.com/dossier/comment-aujourd-penser-afrique-souleymane-bachir-diagne-jean-francois-bayart-exceptionnel/1727436/>, consulté le 30-7-2020.

NDOYE, Bado. 2020. « Ce que le COVID-19 nous dit de nous-mêmes », in *SenePlus*, du 12 avril 2020, p. 1-3. <https://www.senepius.com/opinions/ce-que-le-covid-19-nous-dit-de-nous-memes>, consulté le 19-07-2020.

NIANE, Mary Teuw. 2020. « COVID-19, le sursaut », in *Le Soleil.sn*, mardi 21 juillet 2020, p. 1-2. <http://lesoleil.sn/covid-19-le-sursaut/>, consulté le 24-07-2020.

SAMB, Djibril. 2020. « Les Africains ont une résilience inouïe, et peuvent se remettre de tout », in *Le Soleil.sn*, interview par Seydou Ka, vendredi 10 avril 2020, p. 1-6. <http://lesoleil.sn/djibril-samb-philosophe-les-africains-possedent-une-resilience-inouie-et-peuvent-se-remettre-de-tout/>, consulté le 24-07-2020.

TELLING, Marie. 2020. « Ce que la littérature peut nous apprendre sur les épidémies », in *Slate.fr*, 15 avril 2020, p. 1-8. <http://www.slate.fr/story>



[/189363/coronavirus-epidemie-litterature-enseignement-camus-london-shelley-king-thucydide](#), consulté le 23-07-2020.

« Coronavirus : pour en sortir plus forts ensemble », in *Jeune Afrique*, tribune du 10 avril 2020, p. 1-6. <https://www.jeuneafrique.com/925508/politique/tribune-coronavirus-pour-en-sortir-plus-forts-ensemble/>, consulté le 19-07-2020.

« Face au coronavirus, il est temps d'agir ! », in *SenePlus*, texte collectif, 14 avril 2020, p. 1-4. <https://www.seneplus.com/opinions/face-au-coronavirus-il-est-temps-dagir>, consulté le 19-07-2020.

## BIBLIOGRAPHIE

- BAUDELAIRE, Charles. 2019. *Les Fleurs du mal*. Paris : Belin-Gallimard. Première éd. 1857.
- BRONTË, Charlotte. 2006. *Jane Eyre*. London: Penguin Classics. First pub. 1847.
- CASTI, John. 1997. *Les paradigmes perdus*. Paris : Dunod.
- DEFOE, Daniel. 2003. *Journal of the Plague Year*. London: Penguin Classics. First pub. 1722.
- GABORIAU, Patrick; Christian Ghasarian. 2020. *Le virus, le pouvoir et le sens*. Paris: L'Harmattan. Coll. « Logiques Sociales ».
- LEDERER, Richard. 1998. *Crazy English*. New York: Pocket Books. First pub. 1989.
- LONDON, Jack. 1975. *The Scarlet Plague*. New York: Arno Press. First pub. 1912.
- RAMONET, Ignacio. 1999. *Géopolitique du chaos*. Paris: Gallimard.
- SHELLEY, Mary. 1998. *The Last Man*. Morton D. Paley (ed.). Oxford: Oxford Paperbacks. First pub. 1826.
- \_\_\_\_\_. 1994. *Frankenstein, or the Modern Prometheus*. New York: Oxford University Press. First pub 1818.
- SONTAG, Susan. 1993. *La maladie comme métaphores. Le sida et ses métaphores*. Paris: Christian Bourgois Éditeur.